

volume n° Poésie présente n° 44, Nancy

*L'Horizon incendié*

Tahar Bekri

Ed. El Manar, 2002. - (Poésie du Maghreb)

Rouler, tanguer, déclamer sur place, marin trompé par les instruments de bord... Il faut avoir perdu la boussole pour demander alentour, par temps calme : « Combien faut-il à l'orage de foudroyés ? ». Le poète bat l'estrade dans les ornières de l'exil. Par aversion de repères, il s'en tient à ceux trouvés au hasard de sa marche et récuse les autres : il connaît de la géométrie l'équerre des minarets. Son délire dans les rues le pousse d'un pays à l'autre, au jardin du Luxembourg. L'hivernal sommeil lui permet de retarder le moment de retourner dans sa « tanière », lieu de sa détention en 1989. Une interrogation occupe l'esprit de Tahar Bekri, dirige son souffle de marathonien à travers l'Occident : « C'est quoi un pays ? / demandait-il à l'horizon incendié... ». En fait, malgré le plaisir d'entendre le « chant minéral par l'ondée surpris », il reste hanté par les caravanes du désert. Ses racines prolifèrent dans le sable saharien. S'il presse la terre de lui rendre la couleur du flamboyant, c'est parce qu'un voyageur est docile aux caprices de la vague, aux prédictions astrales : « Sable après sable s'enlise le port ».

Poète, essayiste, découvert grâce à ce dixième recueil, Tahar Bekri incarne le *forçat sans ailes ni retour*. Artiste tout à tour en arabe et français, il impose ici sa voix. Son pas curieusement dansant est celui d'un homme rescapé de la mémoire historique, son amertume familière. Toute épithète superflue, il défend un « réel maghrébin », rasant avec les nœuds du bois et de la corde du marin, nœuds des cultures croisées : héritage islamique et héritage arabe. Habitué au tournis de l'errant, il danse et se réconcilie avec la tradition de l'Arabie païenne. Il danse clopin-clopant, claudique à longueur de nuit une jambe plantée ici comme un piquet, l'autre à la traîne là-bas, quelque part dans le passé tunisien, *Ici là-bas... irréductible égaré*. Un chiasme souligne son écartèlement entre passé et présent, entre pays de l'enfance et régime renié politiquement, *Mémoire contre oubli / Oubli contre mémoire*. On est en droit de se demander devant son exercice d'équilibriste : tombera-t-il ? Ne tombera-t-il pas ? A-t-il encore toute sa tête, cet homme plein de souvenirs ? Succombera-t-il à la *dialectique du malheur*, cet homme qui crie à la mer ? Tombera-t-il sur les pierres en apostrophant l'île où l'or a disparu parmi les cristaux ? Ne tombera-t-il pas, homme de cœur qui prend le fleuve pour confident ? Clopin-clopant, sans bras, sans béquilles, va-t-il se coucher en fin de compte sous l'ombrage d'un manguier, au pied d'un baobab ? L'épaisseur terrestre vécue avec le pressentiment de la mort parmi tous ces *enfants errants* de Tunis, des Antilles, des mégalo-poles de tous continents, donne du prix au recueil plein d'émotions. Elles n'ont rien à voir avec des frasques de jeunesse, *les amis comme des verres bruyants*, ni avec des équipées d'un solitaire désireux de vivre étranger aux plaisirs simples : *toutes ces femmes indolentes / dans l'allante lumière / nous réappropriaient l'arc-en-ciel...*

Ses poèmes ont la concision d'enluminures : brûlis du monde actuel, bûchers féodaux dans la nuit. La métaphore de l'étincelle sous-tend le feu sous le sable. L'étoile filante dissipe des cauchemars enfouis en nous. Ensemble, les *espaces étrangers et oniriques*, mis bout à bout, racontent un itinéraire incertain vers la lumière, une certaine lumière éteinte par *les maîtres de l'ombre*. Les pages multiplient les faux départs, les repentirs, les élans inspirés, les moments de doute au-devant de la tempête et les retours sur les lieux de naissance. Le lecteur est témoin d'une méditation devant des sourates, de prime abord hermétiques avant l'éclaircie où elle reprennent sens. La sensibilité profane est en peine de les traduire. Les images poétiques s'impriment sur la rétine. Des consonnes rugueuses, des détails inaccoutumés dérangent notre optique. Finalement, il est impossible de discerner chez le poète ce qui relève du métadiscours, de la nostalgie de l'horizon natal, de l'ancrage recherché dans son pays. Les pôles géographiques et humains sont réunis à travers le spectacle de la fonte de glaciers du nord et l'accumulation d'ordures, signes des temps modernes, dans le crépuscule où règnent les marchands de sommeil.

Poète prométhéen, prophète écorché, qui ne finit pas de poser des questions sur le pas des portes. Pourtant il n'a rien, ne veut rien proposer en échange de l'accueil de ses hôtes. Nomade dans l'errance enracinée de ses pas qui remplacent les rames, le poète passe le gué des saisons et endosse les identités que les circonstances lui imposent. Mais il n'éprouve le besoin de s'identifier à aucune. On pourrait le qualifier d'expatrié, de paria, de guerrier. Le registre épique, dans les dernières pages du recueil, déconcerte à tort. Accepter comme Tahar Bekri la vie avec ses trésors et ses sanies -le sang corrompu- demande une faculté d'adaptation, un endurcissement aux saisons, une persévérance rare dans sa marche. *Le soleil refroidi nous désertait... dispersées ses cendres dans l'univers...*

Le poète pratique le dépassement de soi et revendique le statut du nomade en résistance. La prière, dans le recueil, le ramène à s'indigner devant le désordre imputable à l'industrialisation. Il doit montrer un disponible au gré des circonstances qui varient selon le port d'attache, selon l'oasis où étancher sa soif d *douceur de palmes si légères*, selon le pays étranger –par ex. le Sénégal- où le souvenir de la traite grave le mémorial de Gorée est couvert par l'animation de volière des marchés. Le détachement religieux co à l'obstination du nomade. Le trait d'esprit va de pair avec le marchandage et la défense du patrimoine : maghrébin : le désert embrasse l'univers couvert d'acacias et de braseros où brûle l'encens. Par de race et des traverses personnels, Tahar Bekhri, solidaire des *maîtres fondateurs*, renoue avec sa propre navig La caravane succède au bateau ivre de Rimbaud. L'absence de gouvernail est garante de sa liberté : *L'astre a égaré mes voiles / Mes rivages*. « L'éveil maritime » est d'autant plus obsédant que la tentation de la n ininterrompue –la révolte sans laquelle il baisserait sa garde- imprime l'entropie (l'anthropisme) des imag est le *marcheur inconsolable, le déserteur en quête de lumière*, capable de *s'ébrouer au-dedans de lui-même* « l'homme aux semelles de vent tunisien ».

L'imagerie marine marque les 60 poèmes du recueil composé de septains correspondant aux sept jo la semaine. Un blanc, un saut de ligne, met en lumière le dernier vers hétérométrique : phrase nominale, propo avec verbe inversé, énoncé autonome, rejet... La surprise vient dans chaque poème, moins de la couleur que de la mobilité des points de vue, des tours de parole dans la co-énonciation. Le pronom à la première per est absent ou tenu en retrait devant l'emploi d'un nous inclusif où doit s'impliquer le lecteur, son frère nomade. L'apostrophe à la mer, la confusion des distances entre l'ici et l'ailleurs, ajoutent à l'organisation des mots décidés par la rime intérieure. Chaque page laisse entrevoir, dans le chaos des vocables, un ordre compressé par l'allitération et par la contiguïté des extrêmes : *Les rapaces disaient aux mouettes / soyez fleurs de sel ou tigresses / les défenses d'éléphant ne sont / Que tristes canines de dents*.

Alain Ghemmi

Né en 1951 à Kasserine, en Tunisie, Tahar Bekri est universitaire et essayiste, résident en France depuis 1976. Il publie ses premiers recueils en 1978, en quête d'une modernité puisée dans une descente vers les origines

